

Régis DEBRAY, *Civilisation. Comment nous sommes devenus américains*

Paris, Gallimard, coll. Blanche, 2017, 233 pages

Guillaume de Syon

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/19818>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.19818](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.19818)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2019

Pagination : 369-370

ISBN : 9782814305540

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Guillaume de Syon, « Régis DEBRAY, *Civilisation. Comment nous sommes devenus américains* », *Questions de communication* [En ligne], 35 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2019, consulté le 12 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/19818> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.19818>

---

*Questions de communication* is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



**Régis DEBRAY, *Civilisation. Comment nous sommes devenus américains***

Paris, Gallimard, coll. Blanche, 2017, 233 pages

Le sous-titre provocateur de l'ouvrage de Régis Debray masque de fait une discussion en relief des particularités de notre amour-haine pour les États-Unis. Or, ce n'est ni le personnage sorti de Mai 68, ni le conseiller mitterrandien qui parle, mais quelqu'un de plus posé, cherchant à utiliser tant son expérience que sa connaissance pour faire comprendre que, après tout, il est peut-être normal que nous soyons désormais américanisés. Le résultat de cette discussion est certes mitigé, mais il n'est pas non plus à rejeter. Tout ouvrage écrit « dans le feu de l'action » – dans ce cas presque à la suite de l'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis – souffre de l'évolution des événements, mais celui-ci pose des questions pertinentes.

Pour inviter à entrer dans sa réflexion, empreinte d'un certain humour réflexif, Régis Debray présente Hibernatus, sorte de double choqué par les changements massifs opérés durant son séjour dans les bras de Morphée. Le déclin de l'Europe que certains affirment être en marche ne date pas de l'installation des États-Unis aux commandes dès la Seconde Guerre mondiale, mais de bien avant. En passant notamment par Oswald Spengler et Paul Valéry, Régis Debray offre un discours élégant pour rappeler que, contrairement à Hibernatus, nous sommes exposés depuis longtemps à une évolution qui n'implique pas nécessairement une disparition.

Ce faisant, l'auteur rappelle d'abord qu'une civilisation, pour être unique, ne peut qu'être mélange. Ce rappel est juste, mais, quand il s'agit des États-Unis, cela nous fait souvent grincer des dents car nous admirons ce pays malgré nous. Après tout, nous nous considérons acculturés par les diverses expressions de la culture populaire américaine. Les États-Unis ne sont donc pas l'Autre tel que nous le concevons pour mieux l'accepter. Ainsi, nous, « occidentaux », sommes-nous parfaitement prêts à accepter qu'un ingénieur japonais rentre chez lui et habille un petit gizo en pierre à l'entrée de chez lui pour honorer un enfant disparu. Que son homologue américain adopte un évangélisme dispensé au mégaphone, et nous en sommes profondément gênés. Régis Debray s'efforce de faire le tri dans tous cela, mais ses généralisations se révèlent parfois un peu faciles. C'est une américanité urbaine qu'il analyse, et le besoin de simplifier augmente le stéréotypage. Si toute l'Amérique en est au *Reader's Digest*, comment expliquer ses universités ? Si l'Américain dit moyen (blanc, en surpoids, vivant en banlieue) n'apprend pas les langues étrangères, comment expliquer des quartiers entiers autour de Washington avec des

panneaux en coréen ou en érythréen ? Ce n'est pas le lieu pour en discuter, mais suggérons au moins qu'il y a là une plus grande complexité que celle décrite par l'auteur. En tentant de généraliser (pp. 138-139), ce dernier répète malheureusement les erreurs que Bernard-Henry Lévy a commises en décrivant une Amérique stéréotypée (*American Vertigo*, Paris, Grasset et Fasquelle, 2006) et pour lesquelles l'ouvrage traduit de ce dernier fut fort mal reçu outre-Atlantique. À force de vouloir imiter Charles Alexis Clérel de Tocqueville, on oublie que l'Amérique aussi a évolué. Le candidat Emmanuel Macron a peut-être failli en gardant sa main sur son cœur pour écouter la Marseillaise (p. 93), mais Régis Debray se trompe également en affirmant que tout Américain se doit de faire cela en écoutant *The Star Spangled Banner*. De fait, la plaquette de préparation à l'examen fédéral de naturalisation américaine signale que c'est une option et non une obligation. Ce sont autant de petits détails ignorés qui nuisent à une discussion pourtant intéressante.

En réalité, ce qui fascine dans l'Amérique n'est pas le stéréotype, mais la particularité régionale que l'on se plaît à généraliser. Cela revient à faire ce que nous détestons chez certains commentateurs américains, affirmer que tout ce qui est parisien est donc français. Sur ce plan, Régis Debray fait des efforts, mais, paradoxalement, il assigne à « l'américanité » une sacralisation matérielle et visuelle que l'on retrouve pourtant ailleurs. L'enfant-roi américain emprunte largement à l'invention de l'enfance bourgeoise au XIX<sup>e</sup> siècle en Europe. Quant à sa critique de la culture visuelle, admirable car elle croque bien le dilemme de notre addiction à l'image, elle tend à oublier que les plus gros consommateurs du signe sont en Asie et non en Amérique ; et ce, depuis des siècles.

Il manque aussi à sa discussion érudite une analyse de la race. Centrale aux États-Unis, la question de savoir que, dans 30 ans, certains États les plus riches seront en majorité latinos ou noirs a aussi son importance pour l'Europe. Là, Régis Debray rate une opportunité d'expliquer ce que nous pourrions faire, car il montre aussi une Europe avide d'imiter l'Amérique, non pas par corruption culturelle *ad hominem*, mais par goût (p. 99).

Nous avons choisi l'américanisation. Étiemble se moquait de nous en nous demandant si nous parlions français (*Parlez-vous français ?*, Paris, Gallimard, 1964). Non seulement nous le faisons, mais nous adaptons les mots à notre culture. Qu'en sera-t-il de nos relations entre ethnies ? Pour l'instant, comme le note Régis Debray, nous « positivons » désormais en français (p. 134), mais, secret de polichinelle, l'américain moyen n'utilise pas du tout ce terme comme verbe, ni dans le

même sens que celui que les Français du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle ont incorporé dans leur vocabulaire.

On pourrait continuer cette critique de ses sources mais c'est inutile. Après tout, l'auteur ne peut plus entrer aux États-Unis depuis ce jour triste où – sous la présidence de Barack Obama – il fut interdit de séjour. Il est vrai que les administrations américaines quelles qu'elles soient pardonneront plus facilement une association brunâtre qu'une sympathie de jeunesse pour des groupuscules d'extrême gauche. Pour autant, en racontant sa mésaventure, Régis Debray ne montre pas de colère à ce sujet ; plus de l'amusement, peut-être pour cacher une tristesse. Car c'est ce qui est bien ennuyeux avec les États-Unis, ils agacent tout en attirant.

Cet ouvrage est un manifeste du cœur et de la raison, mais auquel il manque une rigueur intellectuelle. Même ses références historiques passeraient au café du coin, mais moins dans une discussion étudiante. Un plan Marshall qui arrive un an trop tôt dans sa narration (détail qui compte si l'on veut comprendre la Guerre froide) et des juxtapositions un peu étranges (Harvard semble être une capitale comme Londres ou Paris) prêtent à confusion plutôt qu'à un sourire patient. L'exposé souffre aussi d'un manque de comparaison flagrant. Pourquoi se tourner constamment outre Atlantique ? La première rencontre étrangère que tout nouveau chef d'État français entreprend est une visite à Berlin, et non à Washington. L'Allemagne fort américanisée conserve néanmoins une identité bien à elle. Ne faudrait-il pas aussi utiliser son exemple ?

La tragédie de novembre 2016, soit l'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis, pourrait permettre à certains de dire que nous ne serons jamais comme les États-Unis. Certes, le pays occidental qui a donné l'exemple en élisant un président noir a donc aussi prouvé comment une démocratie pouvait choisir la bêtise. Or, l'impact des vagues populistes européennes, qu'il s'agisse du Brexit ou de Viktor Orbán, prouve que nous sommes tout aussi incapables d'apprendre à nous maintenir dans la tradition des Lumières. Les discours de l'actuel président américain ne sont pas sans rappeler un poujadisme encore émulé par une certaine droite française. Toujours est-il qu'ils ne préviennent pas pour autant le déclin industriel du pays. Régis Debray semble le pressentir en suggérant qu'une autre étoffe de l'histoire pourrait bien être entraîné de se tisser. En ce sens, il répond effectivement à Francis Fukuyama – qui annonçait la fin de l'histoire (« The End of History ? », *The National Interest*, 16, 1989, pp. 3-18) – que l'histoire ne progresse pas, mais évolue sans arrêt.

De fait, Régis Debray invite à réfléchir sur un double processus de déclin et de libération. Nous ne sommes

pas américains. Nous voulons seulement être familiers avec l'américanité. À bien des égards nous répétons ce que les Gallo-Romains firent en conservant Toutatis et Bélénos, faire rougir tout fonctionnaire romain. Pourtant, des siècles plus tard, nous insistons sur nos ancêtres gaulois et un héritage latin. Peut-être nos descendants en feront-ils de même avec l'héritage américain.

**Guillaume de Syon**

*Albright College, USA-PA 196004*  
 gdesyon[at]albright.edu

**Maria Giulia DONDERO, Anne BEYAERT-GESLIN, Audrey MOUTAT, eds, Les Plis du visuel. Réflexivité et énonciation dans l'image**

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Sémiologie et sémiotique, 2017, 268 pages

Dans cet ouvrage, les auteurs explorent les outils existants développés par les fondateurs de la théorie de l'énonciation, procèdent à une reconstruction historique des différentes relations et expériences mises en œuvre dans les cadres théoriques de la sémiotique et expérimentent, à travers des cas précis, les limites de la transposition d'un procédé linguistique à l'image, avec l'ambition d'étendre la théorie de l'énonciation formulée en linguistique à la sémiotique visuelle et d'explorer son potentiel dans l'étude des formes visuelles offertes à l'observateur. Le livre s'articule en trois parties : « Énonciation et pratiques de l'audiovisuel », « Énonciation et perception. Cas de la peinture, de la photographie et du numérique », et « Énonciation et métalangage visuel ». Il tente de répondre aux questions qui agitent la sémiotique contemporaine, notamment « la spécificité de chaque pratique médiatique en relation avec le problème de l'appareil formel de l'énonciation » (p. 19) dans la première partie, « la relation entre énonciation et perception » (p. 20) dans la deuxième et la définition des « propriétés métalinguistiques de l'énonciation » (p. 22) dans la troisième. Selon les auteurs, l'objectif est de « constituer un organon de concept inter-définis et d'instruments analytiques permettant de diversifier les types d'énonciation visuelle » (p. 18).

La préface (pp. 9-16) de Jean-Marie Klinenberg, membre du Groupe  $\mu$ , revient sur le statut de l'énonciation dans les sciences humaines, en particulier la linguistique, et son caractère multidimensionnel légitimant ainsi une étude de « ces actes, situations et instruments » (p. 11) dont découlent deux points de vue : « énonciation énoncée ou énonciation restreinte et énonciation énonçante ou énonciation généralisée » (p. 13) et trois dimensions : référentielle, catasémiotique et sociale. En